CHAPITRE II.

Éducation des chevaliers. — Les pages ou varlets; les écuyers.

Plus la chevalerie obtint de gloire, d'importance et d'éclat, plus on se montra difficile dans l'admission des jeunes candidats qui voulaient embrasser cette noble profession. Pour être reçu chevalier, dans l'origine, il fallait être noble de père et de mère, et âgé de vingt-un ans. Mais ce privilége, que donnait la naissance, était loin de suffire, il fallait qu'une éducation mâle et robuste eût préparé de bonne heure le jeune homme aux travaux de la guerre, et qu'il eût acquis une connaissance parfaite de tous les autres devoirs, et de toutes les obligations imposées aux chevaliers. De longues épreuves, subies dans les grades inférieurs, devaient enfin prouver qu'il avait le courage et les vertus nécessaires pour soutenir dignement l'honneur de l'ordre dans lequel il voulait entrer.

§ Ier. *Des pages ou varlets.*

L'éducation de celui qu'on destinait à l'état de chevalier commençait dès ses premières an-

nées; encore enfant, ses goûts et ses exercices devaient lui inspirer une vocation guerrière. Armé d'un pieu qui figurait la lance, se faisant de chaque arbre un adversaire, il joutait avec les poteaux et les limites du fief paternel, essayant ainsi ses forces naissantes au profit de son avenir guerrier. L'hiver se prêtait à ses jeux: rassemblant les compagnons de son jeune âge, il façonnait la neige en fortifications, assiégeait ou défendait ces tours, ces cités d'albâtre, et sous son bras leurs fragiles remparts croulaient en humides avalanches (1). *Dans ces jeux enfantelins jà nature prophétisait à ce garçonnet les hauts offices que Dieu et bonne fortune lui apprestaient en son temps.*

Dès qu'il avait atteint l'âge de sept ans, on le retirait des mains des femmes pour le confier aux hommes. Après les premières leçons reçues sous le toit paternel, les seigneurs, selon une sage coutume d'alors, envoyaient leurs enfants aux plus estimables chevaliers avec lesquels ils étaient liés par l'amitié ou la parenté, pour leur procurer, par les secours de leurs conseils et de leur exemple, la véritable, la dernière éducation, qu'on appelait *bonne nourriture;* et c'était un honneur signalé qu'un père de famille faisait à celui de ses pareils qu'il avait choisi pour faire recevoir à son fils, ce complément à son instruction.

(1) Lacurne de Sainte-Palaye, mémoire sur l'ancienne chevalerie. — Marchangy, Gaule poétique.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Quand venait le moment de la séparation, qui devait quelquefois durer bien des années, le père donnait à son fils sa bénédiction, en l'accompagnant de ses dernières instructions, qui se trouvent réunies dans l'allocution suivante, extraite par M. Marchangy, de différents auteurs.

« Cher fils, disait le vieux gentilhomme blan-
» chi dans l'honneur et la loyauté, c'est assez
» t'amuser aux cendres casanières; il faut te ren-
» dre aux écoles de prouesse et valeur; car tout
» jeune damoisel doit quitter la maison pater-
» nelle pour recevoir bonne et louable nourriture
» en autre famille, et devenir moult expert en
» toutes sortes de doctrines; mais, pour Dieu,
» conserve l'honneur; souviens-toi de qui tu es
» fils, et ne forligne pas; sois brave et modeste
» en toutes rencontres, car louange est réputée
» blâme en la bouche de celui qui se loue, et ce-
» lui qui attribue tout à Dieu est exaucé. Je me
» souviens d'une parole qu'un hermite me dit
» une fois pour me châtier; il me dit que si j'a-
» vais autant de possessions comme avait le roi
» Alexandre, et de sens comme le sage Salomon,
» et de valeur comme le preux Hector de Troie,
» seul orgueil, s'il était en moi, détruirait tout.
» Sois le dernier à parler dans les assemblées, et
» le premier à frapper dans les combats; loue le
» mérite de tes frères, car le chevalier est ravis-
» seur des biens d'autrui, qui tait les vaillances
» d'autrui.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

» Cher fils, je te recommande encore sim-
» plesse et bonté envers les personnes du petit état ;
» elles te porteront plus de remercîments que les
» grands, qui reçoivent tout, comme dette à eux
» acquise; mais le petit se trouvera honoré de tes
» douces manières, et te fera partout los et re-
» nommée. »

Au moment du départ, la mère du jouvencel lui donnait une bourse qu'elle avait *œuvrée* pendant les veillées d'hiver, et qui contenait une petite somme d'argent; puis elle attachait au cou de son enfant un précieux reliquaire, gardé depuis longtemps avec soin, comme un talisman capable de préserver de tout sortilége, encombre et maléfice : qu'on donne si l'on veut à cet acte le nom de superstition; elle était du moins bien respectable et bien touchante en cette occasion, puisqu'elle rassurait le tendre cœur d'une mère.

Le damoisel partait, monté sur un palefroi, et suivi d'un ancien serviteur. Arrivé dans le château de son patron, il était admis au rang des pages ou varlets. Les fonctions auxquelles il était astreint en cette qualité, n'avaient rien, en ces temps-là, qui pût avilir ou dégrader; c'était rendre service pour service, et l'on ne connaissait point les raffinements d'une délicatesse plus subtile que judicieuse, qui aurait refusé de rendre à celui qui voulait généreusement tenir lieu de père, les services qu'un père doit attendre de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

son fils. Les fonctions de ces pages étaient les services ordinaires des domestiques auprès de la personne de leur maître et de leur maîtresse. Ils les accompagnaient à la chasse, dans leurs voyages, dans leurs visites ou promenades, faisaient leurs messages, et même les servaient à table et leur versaient à boire. Toujours respectueux et les yeux baissés, le jeune page apprenait à commander en obéissant, et à bien dire en gardant un modeste silence. Partageant aussi les fonctions de chambellan, *il devait fournir la salle du seigneur, de paille en hiver, et de jonc en été, tenir en bon état le haubert dudit seigneur, et les bardes de son cheval, et enfin préparer le bain des chevaliers errants.*

Les premières leçons qu'on leur donnait avaient pour objet la religion, qu'ils devaient non-seulement pratiquer comme tout chrétien doit le faire, mais qu'ils étaient en outre chargés de défendre au prix de leur sang et de leur vie. C'était ordinairement une des plus nobles, des plus belles et des plus vertueuses dames du château ou de la cour, qui se chargeait de cette partie de l'enseignement auprès des jeunes pages. Les préceptes de la religion leur inspiraient pour les choses saintes une vénération qui ne devait jamais s'effacer, en même temps que la douceur, l'amabilité, la dignité de celle qui les leur avait enseignés laissaient au fond de leur cœur ces sentiments de considérations, d'égard et de respect

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pour les dames, qui formaient aussi le caractère distinctif des chevaliers. Les instructions que ces jeunes gens recevaient par rapport à la décence, aux mœurs, à la vertu, étaient continuellement soutenues par l'exemple des dames et des chevaliers qu'ils servaient. Ils avaient en eux des modèles pour les grâces extérieures, si nécessaires dans le commerce du monde, et dont le monde peut seul donner des leçons. Mais ce qu'on leur apprenait le mieux, c'était à respecter le caractère auguste de la chevalerie, et à révérer dans les chevaliers les vertus qui les avaient élevés à ce rang. Les jeux mêmes, qui faisaient partie de l'amusement des élèves, contribuaient encore à leur instruction. Ils y prenaient un avant-goût des différentes espèces de tournois, et commençaient à se former aux nobles exercices des écuyers et des chevaliers. Ainsi ils apprenaient à dompter un cheval rétif, à courir couverts d'une cuirasse pesante, à franchir les palissades, jeter la barre, manier de fortes lances, et jouter contre la *quintaine* (1).

Les jeunes gentilshommes, se préparant aux assauts, figuraient quelquefois des villes qu'ils escaladaient, et leur donnaient les noms de quelques cités de la Palestine; ils attaquaient une Babylone d'argile, surprenaient une Antioche

(1) La quintaine était un poteau sur lequel était placée une figure mobile représentant un chevalier, et contre laquelle on s'exerçait à jouter pour apprendre le maniement de la lance.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

de gazon, une Memphis de ramée; la prairie leur fournit leurs premiers panaches, et les bois leurs flèches innocentes. Aurore de gloire, dont les jeux et les ris agitent la bannière; aurore de gloire qui n'alarme point l'envie, et dont les âpres feux n'allument pas encore les orages (1) !

A ces jeux guerriers, à ces exercices pénibles, succédaient des entretiens sur la guerre, sur la chasse, sur l'art de dresser les oiseaux et les chiens; d'autres fois on apprenait au jeune page à se rendre expert aux jeux de table ou d'échecs, ou à chanter sur la mandole quelque lai touchant, ou qudque couplet guerrier. Enfin, l'émulation si nécessaire dans tous les âges et dans tous les états, s'accroissait de jour en jour, soit par l'ambition de passer au service de quelque autre seigneur d'une plus éminente dignité ou d'une plus grande réputation, soit par le désir de s'élever au grade d'écuyer dans la maison de la dame ou du seigneur qu'ils servaient, car souvent c'était le dernier pas qui conduisait à la chevalerie.

Les cours et les châteaux étaient d'excellentes écoles de courtoisie, de politesse et des autres vertus, non-seulement pour les pages et les écuyers, mais encore pour les jeunes demoiselles. Elles y étaient instruites de bonne heure des devoirs les plus essentiels qu'elles auraient à rem-

(1) Marchangy, Gaule poétique.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

plir. On y cultivait, on y perfectionnait ces grâces naïves et ces sentiments doux pour lesquels la nature semble les avoir formées. Elles prévenaient de civilités les chevaliers qui arrivaient dans les châteaux; elles les désarmaient au retour des tournois et des expéditions de guerre, leur donnaient de nouveaux habits, et les servaient à table. Ces demoiselles, destinées à avoir pour maris ces mêmes chevaliers qui abordaient dans les maisons où elles étaient élevées, ne pouvaient manquer de se les attacher par les prévenances, les soins et les services qu'elles leur prodiguaient. Quelle union ne devaient point former des alliances établies sur de pareils fondements ! Les jeunes personnes apprenaient à rendre un jour à leurs maris tous les services qu'un guerrier distingué par sa valeur peut attendre d'une femme tendre et généreuse, et leur préparaient la plus sensible récompense et le plus doux délassement de leurs travaux. Elles étaient les premières à laver la poussière et le sang dont ils s'étaient couverts par une gloire qui leur appartenait à elles-mêmes (1). Nous avons déjà vu que les demoiselles et les dames étudiaient la botanique et la chirurgie, et qu'elles savaient donner aux blessés les secours ordinaires, habituels et assidus, qu'une main adroite et compatissante est capable de leur procurer.

(1) Lacurne de Sainte-Palaye, mémoire sur l'ancienne chevalerie. — Gassier, Histoire de la chevalerie française.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

§ II. *Les écuyers.*

Avant de passer de l'état de page à celui d'écuyer, la religion avait introduit une espèce de cérémonie, dont le but était d'apprendre aux jeunes gens l'usage qu'ils devaient faire de l'épée, qui pour la première fois leur était remise entre les mains.

Le jeune gentilhomme nouvellement sorti *hors de page*, était présenté à l'autel par son père et sa mère, qui, chacun un cierge à la main, allaient à l'offrande. En cas d'absence ou de décès des père et mère, un parrain et une marraine étaient chargés de les représenter. Le prêtre célébrant prenait de dessus l'autel une épée et une ceinture, sur laquelle il faisait plusieurs bénédictions, et l'attachait au côté du gentilhomme, qui alors commençait à la porter (1).

Les écuyers se divisaient en plusieurs classes différentes, suivant les emplois auxquels ils étaient appliqués, savoir : l'écuyer du corps, c'est-à-dire de la personne, soit de la dame, soit du seigneur (le premier de ces services était un degré pour parvenir au second) ; l'écuyer de la chambre, ou chambellan ; l'écuyer tranchant; l'écuyer d'écurie ; l'écuyer d'échansonnerie ; l'écuyer de panneterie, etc. Le plus honorable

(1) Lacurne de Sainte-Palaye, mémoire sur l'ancienne chevalerie.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de tous ces emplois était celui d'écuyer du corps, aussi appelé pour cette raison écuyer d'honneur.

Dans ce nouvel état d'écuyer, où l'on parvenait d'ordinaire à l'âge de quatorze ans, les jeunes élèves approchant de plus près de la personne de leurs seigneurs et de leurs dames, admis avec plus de confiance et de familiarité dans leurs entretiens et leurs assemblées, pouvaient encore mieux profiter des modèles sur lesquels ils devaient se former. Ils apportaient plus d'application à les étudier, à cultiver l'affection de leurs maîtres, à chercher les moyens de plaire aux nobles étrangers et aux autres personnes dont était composée la cour qu'ils servaient, à faire aux chevaliers et écuyers de tous les pays qui la venaient visiter, ce qu'on appelait proprepement les honneurs; enfin, ils redoublaient leurs efforts pour paraître avec tous les avantages que peuvent donner les grâces de la personne, l'accueil prévenant, la politesse du langage, la modestie, la sagesse et la retenue dans les conversations, accompagnées d'une liberté noble et aisée pour s'exprimer lorsqu'il en était besoin. Le jeune écuyer apprenait longtemps dans le silence cet art de bien parler, lorsqu'en qualité d'écuyer tranchant, il était debout dans les repas et dans les festins, occupé à couper les viandes avec la propreté, l'adresse et l'élégance convenables, à les faire distribuer aux nobles convives dont il était environné. D'autres écuyers avaient

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le soin de préparer la table, de donner à laver; ils apportaient les mets de chaque service, veillaient à la panneterie et à l'échansonnerie. Ils avaient une attention continuelle, afin que rien ne manquât aux assistants. Ils donnaient encore à laver aux convives après le repas, relevaient les tables, et enfin disposaient tout ce qui était nécessaire pour l'assemblée qui suivait, pour les bals et les autres amusements auxquels ils prenaient part eux-mêmes, avec les demoiselles de la suite des dames de haut état. Puis ils servaient les épices ou dragées et confitures, le clairet, le piment, l'hypocras, et les autres boissons qui terminaient toujours les festins, et que l'on prenait encore en se mettant au lit; c'est ce qu'on appelait le vin du coucher. Les écuyers accompagnaient les étrangers dans les chambres qui leur avaient été destinées, et qu'ils leur avaient fait préparer eux-mêmes.

De ces différents services, qui n'étaient que l'introduction à un autre qui demandait plus de force, d'habileté et de talents, on devait passer à celui de l'écurie. Il consistait dans le soin des chevaux, occupation qui ne pouvait être que noble dans les mœurs d'une noblesse guerrière ne combattant qu'à cheval. Des écuyers habiles dressaient les coursiers à tous les usages de la guerre, et avaient sous eux d'autres écuyers plus jeunes, auxquels ils faisaient faire l'apprentissage de cet exercice; d'autres écuyers tenaient les armes

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de leurs maîtres toujours propres et luisantes pour le moment où ils en avaient besoin ; et toutes ces différentes espèces de services domestiques étaient mêlées du service militaire. Un écuyer allait à minuit faire sa ronde dans toutes les chambres et les cours du château. Si le maître montait à cheval, les écuyers s'empressaient de l'aider, en lui tenant l'étrier ; d'autres portaient les différentes pièces de son armure, ses brassards, ses gantelets, son heaume et son écu; à l'égard de la cuirasse, les chevaliers ne devaient presque jamais la quitter : d'autres portaient son pennon, sa lance et son épée; mais, lorsqu'ils étaient seulement en route, ils ne montaient qu'un cheval d'une allure aisée, nommé coursier-palefroi, ou simplement palefroi. Les juments étaient une monture dérogeante, affectée aux roturiers et aux chevaliers dégradés.

Des chevaux de bataille, c'est-à-dire des chevaux d'une taille élevée, étaient, dans le cours d'une route, menés par des écuyers qui les tenaient à leur droite, d'où on les a nommés *destriers;* ils les donnaient à leur maître lorsque l'ennemi paraissait ou que le danger semblait l'appeler au combat : c'était ce que l'on appelait *monter sur ses grands chevaux*, expression que nous avons conservée, aussi bien que celle de *haut la main*, venue de la contenance fière avec laquelle un écuyer, accompagnant le maître, en portait le heaume élevé sur le pommeau de la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

selle. Ce heaume, aussi bien que les autres parties de son armure offensive et défensive, lui étaient remis par les différents écuyers qui en étaient dépositaires, et tous avaient un égal empressement à l'armer. Ils apprenaient eux-mêmes à s'armer un jour, avec toutes les précautions nécessaires, pour la sûreté de leurs personnes; c'était un art qui demandait beaucoup d'adresse et d'habileté, que celui de rassembler et d'affermir les jointures d'une cuirasse et des autres pièces de l'armure, d'asseoir et de lacer exactement un heaume sur la tête, et de clouer et river soigneusement la visière.

Le succès et la sûreté des combattants dépendaient souvent de l'attention qu'ils y avaient apportée. Les écuyers chargés du heaume, de la lance et de l'épée, les gardaient aussi, lorsque le chevalier s'en était dessaisi pour entrer dans une église ou dans un autre lieu respectable, et dans les nobles maisons où ils arrivaient. Lorsqu'une fois les chevaliers étaient montés sur leurs grands chevaux, et qu'ils en venaient aux mains, chaque écuyer, rangé derrière son maître, à qui il avait remis l'épée, demeurait en quelque sorte spectateur oisif du combat.

Cependant l'écuyer, spectateur oisif dans un sens, ne l'était pas dans un autre, et ce spectacle utile à la conservation du maître, ne l'était pas moins à l'instruction du serviteur. Dans le choc terrible de deux haies de chevaliers qui fondaient

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les uns sur les autres, les lances baissées, les uns blessés ou renversés se relevaient, saisissaient leurs épées, leurs haches, leurs masses pour se défendre et se venger, et les autres cherchaient à profiter de leur avantage sur des ennemis abattus. Chaque écuyer était attentif à tous les mouvements de son maître pour lui donner en cas d'accident de nouvelles armes, parer les coups qu'on lui portait, le relever, et lui donner un cheval frais; tandis que l'écuyer de celui qui avait le dessus secondait son maître par tous les moyens que lui suggéraient son adresse, sa valeur et son zèle, et, se tenant toujours dans les bornes étroites de la défensive, l'aidait à profiter de ses avantages et à remporter une victoire complète. C'était aussi aux écuyers que les chevaliers confiaient, dans la chaleur du combat, les prisonniers qu'ils faisaient. Ce spectacle était une leçon vivante d'adresse et de courage, qui montrait sans cesse au jeune guerrier les moyens de se défendre et de se rendre supérieur à son ennemi, tout en lui donnant lieu d'éprouver sa propre valeur, et de connaître s'il était capable de soutenir tant de travaux et tant de périls.

Mais la jeunesse, faible et sans expérience, n'était point exposée à porter le fardeau pesant de la guerre, sans avoir appris longtemps auparavant si ses forces et ses talents y répondaient. Des jeux pénibles où le corps acquérait la souplesse, l'agilité et la vigueur nécessaires dans

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les combats, des courses de bague, de chevaux et de lances, l'avaient disposée de longue main aux tournois, qui n'étaient que de faibles images de la guerre. Les dames, dont la présence animait l'ardeur de ceux qui voulaient s'y distinguer, se faisaient un noble amusement d'assister à ces jeux.

Il fallait que l'aspirant à la chevalerie réunît en lui seul toute la force nécessaire pour les plus rudes métiers, et l'adresse des arts les plus difficiles, avec les talents d'un excellent cavalier. Nous ne serons donc pas surpris de voir que le seul titre d'écuyer ait été tellement en honneur, qu'un grand nombre de gentilshommes n'en ont pas porté d'autres, et qu'on n'a point hésité de le donner au fils aîné d'un de nos rois, Charles VIII.

C'était par une juste défiance de la tendresse paternelle, qui peut-être aurait adouci, dans une éducation domestique, la rigueur de ces épreuves, qu'un chevalier devait, comme nous l'avons dit, placer son fils dans la maison d'un autre chevalier, pour lui apprendre l'office d'écuyer et l'exercer au rude métier des armes.

Quand les jeunes gens avaient passé quelque temps à remplir les diverses charges et fonctions attachées au grade d'écuyer, dans l'intérieur des châteaux et sous les yeux de leurs patrons, ils devenaient *poursuivants d'armes*, et en cette qualité ils voyaient ce qu'on appelait les *trois mé-*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tiers des armes, c'est-à-dire qu'ils fréquentaient les cours des princes de leur nation, qu'ils suivaient les armées en temps de guerre, et qu'ils allaient en temps de paix faire des voyages ou des messages dans les pays éloignés, pour acquérir de plus en plus l'expérience des armes et des tournois, et pour connaître les mœurs étrangères. Le but de ces voyages était de s'instruire à la vue des tournois, des gages de bataille et des autres exercices qui se faisaient dans les cours, et d'apprendre ainsi de nouveaux moyens d'attaque ou de défense.

La veille des tournois était pour ainsi dire solennisée par des espèces de joutes appelées tantôt *essais* ou *épreuves*, tantôt les *vêpres du tournoi*, où les écuyers les plus adroits s'essayaient les uns contre les autres, avec des armes plus légères à porter, et plus aisées à manier que celles des chevaliers; elles étaient aussi plus faciles à rompre, et moins dangereuses pour ceux qu'elles blessaient. C'était le prélude du grand spectacle nommé le grand tournoi, et dont nous donnerons plus tard la description. Ceux d'entre les écuyers poursuivants d'armes qui s'étaient le plus signalés dans ces premiers tournois, et qui en avaient remporté le prix, acquéraient quelquefois le droit de figurer dans les seconds, parmi l'ordre illustre des chevaliers, en obtenant eux-mêmes la chevalerie; car c'était un des degrés entre beaucoup d'autres, par lesquels les

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

écuyers montaient à ce temple d'honneur (1). Nous allons voir dans le chapitre suivant quelles étaient les cérémonies usitées ordinairement pour la réception des chevaliers.

(1) Lacurne de Sainte-Palaye. — Gassier, Histoire de la chevalerie française.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf